

LE MARIAGE DANS LE MONDE PARISIEN

C'est au printemps que se font presque toujours les grands mariages parisiens.

LES PRÉLIMINAIRES.—L'union est souvent convenue entre les deux familles ; souvent aussi elle tient davantage du roman. L'amour écrit le prologue de ce livre grave qu'on appelle le *Marriage*. C'est ce qui est arrivé. m'assure-t-on, pour les deux très jeunes filles qui demain seront des jeunes femmes.—L'une, pre que enfant, folâtrant sous les ombrages du parc de Melto est apparue avec toutes les séductions de l'innocence, cette grande charmeuse.—L'autre, qu'on menait pour la première fois de sa vie au bal, et à un bal costumé,—est arrivée habillée en *Dame du Premier Empire*, si jolie dans sa jupe rose et blanche, avec son ridicule au bras, laissant entrevoir de si grands yeux bleus sous son chapeau-cabriolet, que son fiancé d'aujourd'hui l'eût demandé en mariage à la fin du bal, s'il n'avait pas craint de réveiller Mme Alexandre Dumas à cinq heures du matin.

Je ne prendrai pas pour exemple cette jolie page printanière. Et j'arrive à l'entrevue classique.

L'ENTREVUE.—On choisit un terrain neutre, c'est la maison d'une amie un jour de réception, un concert, un dîner, une cérémonie religieuse. On se rencontre aussi dans les salons officiels. La marquise de Mac-Mahon, quand elle donnait des fêtes à l'Elysée, était accablée de demandes d'invitation, basées sur ce prétexte : une entrevue de mariage. La marquise dans ce cas-là ne refusait jamais.

Les théâtres servent aussi à des rencontres matrimoniales.

L'Opéra est préféré par le monde élégant.

L'Opéra-Comique a les faveurs de la bourgeoisie et de la province. Le jeune homme s'assied à l'orchestre. On pare la jeune fille de ses plus beaux atours et on la place sur le devant d'une loge. La loge joue son rôle, et si le cœur du monsieur se met à battre, il monte dans la loge où il se fait présenter. Le lendemain, il vient adresser sa demande au père qui la transmet à sa femme et à sa fille. S'il est agréé, il envoie son bouquet quotidien et la cour commence.

LA COUR.—Tous les jours, le jeune homme est admis chez les parents de sa future, comme s'il comptait déjà dans la famille. Le lendemain des accordailles, il offre une bague invariablement la même pour les catholiques : une perle fine ou deux perles fines montées avec deux diamants. La bague très précieuse, en saphir, rubis ou émeraude se donne la veille seulement du mariage et ne se porte qu'avec l'alliance.

Les bouquets d'aujourd'hui sont splendides, composés des fleurs les plus rares et attachés par des flots de dentelle. Ces flots de dentelle sont parfois remplacés par un ruban de moire où se trouve brodé le nom de la jeune fille. Une devise s'écrit aussi sur ces rubans symboliques. Inutile de dire que le bouquet doit être d'une blancheur immaculée.

L'ANNONCE DU MARIAGE.—Dans les familles aristocratiques, la première personne à qui le mariage est annoncé est le Saint-Père. On sollicite sa bénédiction pour le jeune couple et le Saint-Père l'envoie par le télégraphe le jour de la cérémonie à l'église.

Si on a l'honneur de connaître des souverains et des princes du sang, on leur écrit des lettres particulières. On doit faire porter ces lettres dans le cas où les grands personnages à qui on s'adresse, habitent la même ville. Ces lettres, très officielles, doivent être cachetées des armoiries ou du chiffre de celui qui les envoie et jamais cachetées de noir, fût-on en deuil. La vieille étiquette interdit de cacheter en noir les missives adressées aux personnes royales.

Quand on connaît beaucoup une princesse ou un prince du sang, le père de la jeune fille va en personne annoncer l'heu-

reuse nouvelle. La mère, accompagnée de sa fille, fait des visites à ses amis pour leur apprendre le mariage. Elle ne conduit son futur gendre que chez les grands parents et les personnes à qui elle doit du respect. Le mariage est célébré un mois ou six semaines après qu'on l'a annoncé.

LE TROUSSEAU.—Mes lectrices seront certainement curieuses de savoir de quoi se compose le trousseau d'une Parisienne du *high life* en la bienheureuse année 1880.

Certes, nous sommes loin de Sparte et même des trois robes de Mme de Sévigné.

On donne à la jeune fille une douzaine de robes toutes faites. Les bas, les souliers, les ombrelles et les chapeaux sont assortis aux costumes, ce qui, en y ajoutant le linge, représente une valeur de vingt à cinquante mille francs.

Les plus fines batistes, les dentelles aériennes composent la lingerie intime de la jeune femme. Les chemises de foulard qu'on a essayé de mettre à la mode ne sont pas de bon goût. Une seule fantaisie est acceptée, c'est le fourreau de foulard rose pâle ou bleu turquoise, tout frissonnant de dentelles blanches, qu'on pose sur sa chemise de nuit si on est un peu frileuse. Les petits capuchons de matin en foulard rosé ou azuré, rachés de flots de dentelle, enveloppent le visage dans un *flou* charmant. Ils peuvent remplacer le bonnet de nuit.

J'ai sous les yeux le devis du trousseau exécuté par une couturière parisienne pour la princesse Isabelle de Croy, devenue belle-sœur de la jeune reine d'Espagne, par son mariage avec l'archiduc Frédéric d'Autriche.

J'y vois que tout est compté par douze douzaine. Parmi les mouchoirs, la douzaine des mouchoirs de gala varie de 600 à 1,000 francs pièce. C'est un imperceptible morceau de batiste, entouré de vieux point de Venise, de vieille binche flamande ou de vieille malines.

On joint au trousseau douze douzaines de paires de bas. Dix douzaines sont en soie, deux douzaines en fil d'Ecosse.

Ceux du mariage sont en soie blanche, brodés d'un semis de boutons d'orange. On n'a pas idée de la prodigieuse variété de ces bas : noirs brodés de jais, noirs poudrés d'or, bleus et argent, roses et perles fines, et les broderies nuancées, et les bas de cheval en soie noire unie, et les bas d'excursion en bourre de soie écossaise, et les bas Louis XV, et les bas à la Récamier ! Je n'aurais jamais cru que les bonnetiers eussent tant d'imagination. La robe de mariage doit être, cette année, à traîne de damas et devant de mousseline des Indes ou gaze des Indes, tout embaumée d'une profusion de fleurs d'orange—en touffes, en traînes ou en franges. Peu de dentelles. La robe de contrat, invariablement rose, est noyée sous les cascades de valenciennes ou les malines de la corbeille.

Il n'y a que trois dentelles à la mode : valenciennes, point d'Alençon et malines. Les autres robes varient suivant le goût. Pour le voyage, on a adopté le *petit complet* "très chic" dans son extrême simplicité. Jupe et tunique en laine anglaise à carreaux, corsage et jaquette pareils, la toque garnie de plumes lisses.

Les nouveaux peignoirs de ce printemps sont en organdi des Indes, fait "d'air tissu" doublé de surah aux molles draperies et garni d'un mélange de malines et de dentelles d'or. Un souflet, une vapeur, un nuage appelé à inspirer bien des madrigaux.

Dans le faubourg Saint-Germain, on n'admet que la toile et la batiste.—Le foulard est banni. On le considère comme païen. Les petits jupons de foulard parfumés à la violette sont remplacés par des jupons de flanelle rose, blanche ou bleue, garnis de broderies plates et d'une valenciennes.

Un beau trousseau comprend douze douzaines de chemises de jour, six douzaines en toile très fine et six en batiste. Autant de chemises de nuit. Deux douzaines de jupons courts, pour la promenade, six jupons de bal en mousseline à

longue traîne, et douze jupons de robes de chambre.

Les nouvelles fantaisies sont les bonnets de foulard à la créole, les bonnets de paysanne en vieille dentelle doublés de soie qu'on porte au *five o'clock tea*, les grandes écharpes de point d'esprit blanc bordées d'une écume de dentelles blanches dans lesquelles on s'enveloppe, à la façon des miniatures d'Isabey.

LA CORBEILLE.—La corbeille ne s'offre plus, comme au bon vieux temps, dans un osier recouvert de ruches de soie et pomponné de nœuds de rubans ; la corbeille est un meuble sérieux, ancien ou genre ancien : un bureau-chiffonnier à la Geoffrin, un cabinet Diane de Poitiers, un coffret Pompadour, une table à ouvrage Marie-Antoinette.

On glisse quelques cadeaux dans ce meuble et on envoie les autres. Une bourse remplie d'or est toujours cachée dans un des tiroirs : c'est la part des pauvres, la bourse des bonnes œuvres.

La corbeille ne contient plus de cachemire, le classique cachemire étant passé de mode. Elle renferme deux robes de dentelle, une blanche et une noire, c'est-à-dire des volants pour garnir une robe entière, deux robes de velours en pièce, deux ou trois robes de satin et deux robes de fantaisie. Le futur commande souvent aussi des robes toutes faites et surtout des manteaux et une sortie de bal.

Les fantaisies indispensables de la corbeille sont : des éventails de grand style et des éventails de demi-toilette, des flacons, un nécessaire à ouvrage, et un porte-cartes.

La manie du *bibelot* étant fort répandue, le bibelot est représenté dans les corbeilles de mariage. A côté du nécessaire de toilette, forcément moderne et qu'on fait à présent en cristal à couvercle d'or mat uni, portant le chiffre en argent, le futur mari a soin d'envoyer un coffret à dentelles Louis XIII en velours bridé de vieil or parfumé à la peau d'Espagne et qui renferme les fragiles merveilles des siècles passés. Les éventails de nacre peinte, incrustée d'or, où sourient les bergères de Watteau, viendront apprendre à la pensionnaire charmée les coquetteries des duchesses à tabouret.

Elle attachera à son cou le collier d'émail qui peut-être a effleuré le cou d'ivoire d'une princesse des Valois. Elle pendra à sa ceinture la châtelaine d'argent des bourgeoises du temps de Louis XIV, châtelaine qui lui laissera sous la main son crapon, son flacon, ses ciseaux, son petit miroir et son œuf d'argent pour la poudre de riz.

C'est une ronde d'amours en vieux Saxe, qui lui apportera le dernier bouquet du fiancé, disposé dans une corbeille d'osier doré que surmonte un groupe de Saxe exquis. Quelques-uns de ses bijoux lui seront envoyés dans une petite chaise à porteur en peluche, traînée gravement par des petits personnages en pâte tendre.

Les grands sachets armoriés pour les gants affecteront des couleurs tendres et passées comme si on venait de les tirer de l'armoire d'une aïeule endormie depuis la Régence. Un service à thé Louis XV, tout spécial à madame, accompagné des serviettes armoriées sera destiné à son lunch chez elle. Ce sera le service intime.

Enfin, on ne manquera pas de payer son pesant de diamants une miniature historique, une tasse ou un joyau ayant appartenu à une reine du passé : Marie Lecinska ou Marie Antoinette.

Les armoiries ne se prodigueront pas sur les objets offerts à la jeune femme. Il est essentiel que son livre d'heures soit armorié. Presque partout on met son chiffre et sa couronne ou ce qui est plus nouveau son *crest* et sa devise. Le *crest* est une des pièces du blason qui figure seule sur les harnais, la voiture, le papier à lettres, etc.

Parmi les bijoux, il est d'usage de donner deux parures de gala, une montre avec sa châtelaine, une parure de fantaisie et une parure ancienne. Les perles sont mises au-dessus des diamants en ce moment. Le collier de perles a conquis la

royauté des bijoux. Un collier de perles à cinq rangs vaut cinq cent mille francs.

LES CADEAUX.—La jeune fille reçoit des cadeaux de tous ses parents et de tous ses amis.

On exposait autrefois ces cadeaux, suivant la mode anglaise, le jour du contrat.

Il faut avouer que c'était un peu brutal. Cette mode a passé. La fiancée remercie chacun de ceux qui ont pensé à elle et serre précieusement le souvenir avec ses nouvelles richesses. Elle ne doit porter le jour de son mariage que les bijoux offerts par sa mère ou par son mari. La mère donne à sa fille tous les bijoux de fantaisie qu'elle possède et parfois une partie de ses diamants. La mère du marié doit donner des diamants.

La valeur du cadeau des amis est augmentée par la délicatesse de leur choix et la pensée affectueuse qui s'y rattache.

Ainsi au milieu du luxe le plus raffiné, nait et s'épanouit cette fleur charmante et fragile qu'on appelle un mariage parisien ; la jeune fille saluée comme une reine qui pose le pied dans son empire, mérite bien ce titre que lui donnait Balzac : Son Altesse la Femme.

Puisse Son Altesse rendre en bonheur au premier de ses sujets tout ce qu'elle a reçu de vœux, de présents, d'hommages et d'encens !

TRILBY.

Un écrivain français dit de M. Falloux :

J'ai eu la fortune d'entendre M. de Falloux dans un de ses plus beaux jours, à la Législative de 1849. J'étais bien jeune alors, mais l'impression qu'en a gardée ma mémoire est ineffaçable. Je le vois encore à la tribune, avec sa haute taille, sa tête rejetée fièrement en arrière, le geste dominateur, la voix nette et pétriante. Les montagnards venaient de lui jeter la menace d'un nouveau 10 août.— "Je retiens cette date, s'écria-t-il, mais vous citez trop ou trop peu. Le 10 août a été suivi du 2 septembre, du 31 mai, du 9 thermidor ; il a été suivi enfin du 18 brumaire ! Après Bailly, on a vu tomber Pétion ; après Pétion, on a vu tomber Barnave ; après Barnave, Danton ; après Danton, Robespierre ; et ensuite est venu le despotisme, qui a fait taire toutes ces voix et qui a muselé tous ces tigres !"

Quelle apostrophe écrasante ! La droite saluait le jeune ministre de ses acclamations, la montagne debout était frémissante, et il semblait que les deux fractions de l'Assemblée allaient en venir aux mains. Mais l'orateur, les calmant l'une et l'autre d'un geste expressif, ajoute un dernier trait, irréfutable et suprême leçon : "Et puis, il y a encore une autre date : après cela est venu 1814 et 1815 ; c'était l'inexorable logique, et sachez que les mêmes excès et les mêmes fautes aboutiront toujours aux mêmes catastrophes !"

C'est là la grande éloquence, aux accents supérieurs, qui n'a pas heureusement à se développer tous les jours, parce qu'elle n'éclate que dans les atmosphères chargées d'orages. A l'ordinaire, la parole de M. de Falloux se rapproche plus volontiers du genre britannique, où l'humour et le trait reposent l'esprit des larges considérations et des solennels enseignements de l'histoire. Il excelle, en particulier, à trouver des formules, des axiomes, à frapper des mots qui gravent l'idée et créent des médailles pour la circulation. Sa conversation et ses discours en sont remplis.

C'est lui qui a dit naguère, avant la Commune et dès qu'apparut l'idée possible d'une monarchie : "Il ne faut plus de révolutions semi-royales ni de royautés semi-révolutionnaires." Et une semblable parole aurait bien dû le défendre contre toute accusation d'avoir atténué sa vieille foi monarchique.

Le petit André doit faire sa première communion le lendemain. Il a son examen de conscience dans sa poche.

—J'espère que tu vas être sage aujourd'hui, lui dit sa tante ; car ta confession est faite et il n'y a plus à y revenir.

—Oh ! dit André, d'un air matois... j'ai laissé du blanc !